



THÉZÉ

& LA LUCIOLE DES LIVRES

ERIC THÉZÉ

HEÑ

& la Luciole des Livres

Eric Thézé

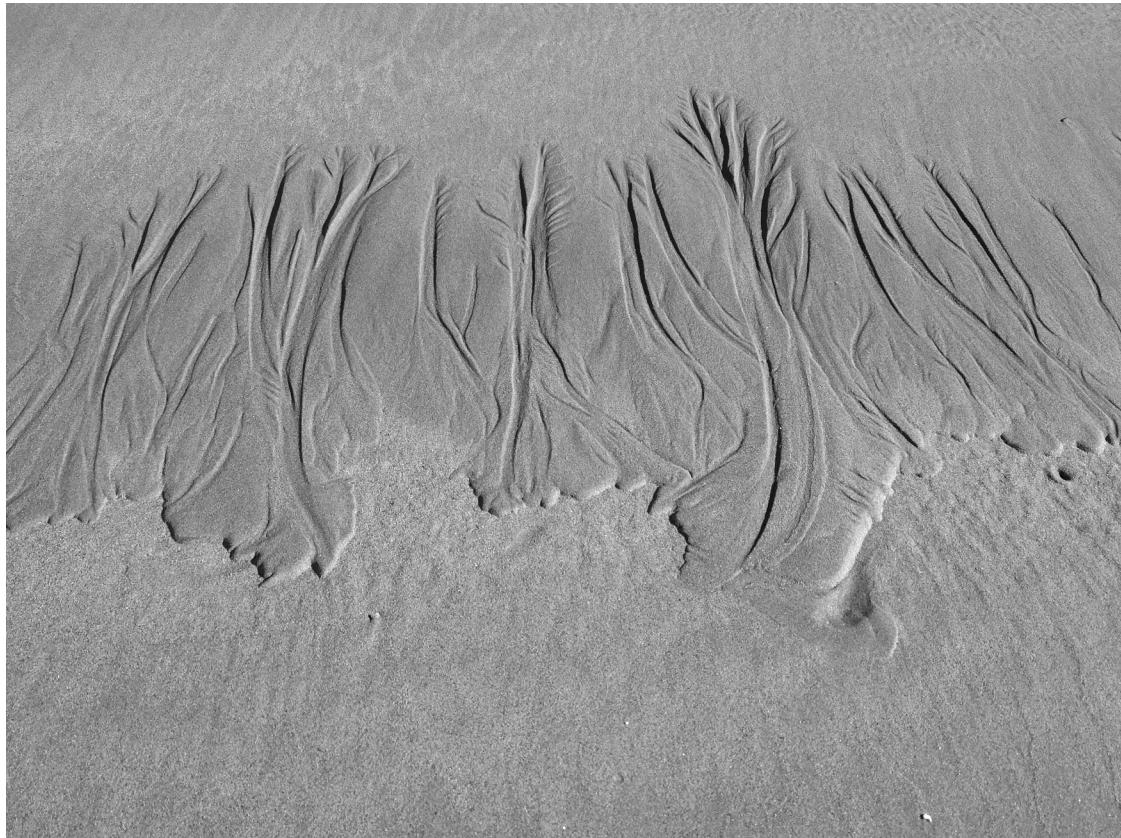
Il n'est pas un village isolé, pas un hameau sur le continent, pas une île alentour, qui ne connaisse, de nom et de réputation, le sage et puissant HĘŃ, souverain du royaume de ĐIŚĘRT, mais bien peu savent que pour devenir ce roi craint et admiré, HĘŃ enfant a fait de périlleux voyages.

Alors que tant de poètes s'envolent en songes vers des contrées exotiques et merveilleuses, à des époques lointaines, du passé ou de l'avenir, pour en ramener des récits ou des chansons, HĘŃ, seul parmi les rêveurs, s'évade sans partir ailleurs.

D'une certaine façon, on peut dire qu'il reste là où il est, au moment où il vit.

D'une autre façon, on pourrait affirmer tout l'inverse, et dire que, restant sur place, il s'aventure dans des contrées bien plus surprenantes que n'importe quel pays étranger.

Pour l'observateur extérieur, quand il y en a un, son professeur, par exemple, HĘŃ devient, un instant, « flou », comme s'il était entouré d'un vague tremblement d'air. Cela dure le temps d'un claquement de porte. Mais pour HĘŃ, lui-même, ce n'est pas l'affaire d'un moment. Il est entraîné dans une suite d'aventures, pleines de découvertes, d'enseignements, et de dangers. Lorsqu'il en revient, il a plus gagné en expérience, plus vu et entendu de nouvelles choses, que les autres enfants en une année entière.



La page-plage

Premier voyage de HËN : sur la page-plage

Un matin de printemps, alors que HËN se penche sur un livre ancien, plein d'enluminures, il arrive que les lettres qu'il déchiffre se mettent à grandir démesurément. Les mots s'étendent comme des routes, les traits d'encre se soulèvent, et forment des talus surplombant une page qui s'étend au loin, jusqu'à l'horizon.

HËN tombe sur le papier, qui est devenu une campagne vallonnée, parcourue par les murmures du vent. Il suit le dessin immense des lettres, passant de l'une à l'autre, et s'égare ainsi, dans une demi-obscurité, quand, tout à coup, il croise une lumière verte, d'une beauté fascinante, qui clignote sous les lettres tracées à la surface du vieux papier jauni.

La surprise le projette d'un côté et de l'autre.

Il s'enfonce encore, profondément, entre les mailles du papier, devient de plus en plus petit, et de plus en plus rapide, si rapide que personne ne peut le voir passer. Maintenant il parcourt les deux faces de la feuille, suit des lettres différentes, déchiffre deux textes à la fois, puis trois, puis davantage, cherchant à retrouver l'apparition lumineuse. En un éclair il repère les lieux, mémorise les courbures des lettres et des mots, les phrases et les paragraphes.

À la poursuite de la lueur verte, HÉN s'éloigne de plus en plus loin, il glisse d'une page à l'autre, parcourant les livres en tous sens.

Quand il revoit enfin la petite lumière, l'air se met à vrombir. Un étrange insecte brille dans l'obscurité. Ses élytres vibrent, et font une musique envoutante tandis que le bas de son corps rayonne. HÉN est sous le charme de la luciole des livres.

« Qui ose s'introduire dans mon royaume ? » siffle LÜCI, la luciole.

Autour d'elle, sortant des points et des virgules, par dizaines, puis par centaines, un ballet de fourmis trotte sur la feuille. Elles encerclent HÉN, reprenant en chœur la chanson de LÜCI :

« *LÜCI la nuit*
Lumière des fourmis
LÜCI le jour
Attrape les amours

Marchons sur les ailes
Nageons dans le sable
Volons ventre à terre

Volons à l'envers
C'est la ronde
La ronde de LÜCI »

Les fourmis se lèvent sur leurs pattes de derrière, agitant frénétiquement leurs autres pattes tout autour de HÉN.

« Je suis LÜÇI, la luciole des livres », psalmodie la luciole.

« Tu es LÜÇI, LÜÇI es tu », répètent les fourmis.

La voix de la luciole devient chaude et caressante :

« Viens, approche de ma lumière verte ».

« Va, va vers la lumière » reprend le chœur des fourmis.

HÉN est fasciné. Il ne voit pas les mandibules de la luciole qui s'activent, prêtes à le dévorer.

Il fait un pas en avant. Un autre pas.

Lui qui allait si vite lorsqu'il la cherchait, est comme pétrifié maintenant qu'il a trouvé la lumière qu'il désirait.

Encore un pas, il sera à la portée de LÜÇI qui se retournera vivement pour le saisir et en faire son repas.

Par chance, un coup de vent tourne la page, à la vitesse d'un cheval au galop. HÉN tombe sous les hurlements de la meute des fourmis.

Une fois tournée la page, le calme revient. On entend le bruit des vagues. Dans le lointain, HÉN distingue encore LÜÇI qui clignote, comme un phare en

pleine mer. Il marche le long du rivage. Les pieds s'enfoncent dans la page-plage. Le soleil se couche. HĘŃ marche en direction de la lumière intermittente.

Un voilier a vu, lui aussi, la lumière qu'il prend pour celle du port. Il se dirige vers ŁÜĆI, perchée sur un rocher, qui attire, de sa lumière et de son chant, les marins en perdition. HĘŃ fait de grands signaux en direction du bateau, qui ne le voit pas. Il leur crie de s'éloigner. « C'est un piège ! » La lumière dirige le navire vers des brisants, des rochers qui affleurent à la surface. La quille bute contre l'un d'eux. L'embarcation s'immobilise et se retourne. Les marins sont projetés par-dessus bord. Un deuxième rocher éventre la cale, qui prend l'eau et s'enfonce.

Sur la page-plage, une roulotte à cheval, se dirige vers la crique aux rochers. Ce sont les pilleurs d'épaves. Ils viennent récupérer les restes du naufrage que la marée basse abandonne sur le sable. À leur approche, ŁÜĆI s'envole vers d'autres rivages, briser d'autres navires, et d'autres coeurs. La voyant partir au loin, celui de HĘŃ a éclaté en mille morceaux.

HĘŃ s'écroule, le visage dans le sable humide des pleurs de la mer.

Les pilleurs d'épaves détachent leur cheval, pour le laisser brouter les herbes rares de la dune. Pendant qu'ils cherchent des objets de valeur dans les entrailles du bateau échoué, le cheval s'approche de HĘŃ, qui semble

endormi. Il le pousse de son museau, le tourne et le retourne, jusqu'à ce qu'il sorte de son évanouissement.

HEŃ ouvre les yeux. Il ne dit rien, tellement il se sent triste. Le cheval l'invite alors à monter sur son dos. Puis ils se dirigent, au pas, vers le palais de HEŃ.



© E.T.

La roulotte des pilleurs d'épaves

Second voyage de HĘŃ : le puits

La bibliothèque du palais n'est sans doute pas la plus grande bibliothèque du monde, mais c'est certainement la seule qui ait été bâtie autour d'un puits.

Un lointain ancêtre de HĘŃ, ĀŃ-ČHĘŃ, avait entendu dire que les écritures pouvaient enflammer les cœurs et les corps, déchaîner les passions les plus brûlantes, et que quiconque rassemblait de nombreux livres, en sa maison, devait s'attendre à ce qu'un incendie survienne, un jour ou l'autre, et détruire tout : livres, étagères, tables et fauteuils, et toute la demeure. Or, ĀŃ-ČHĘŃ aimait les livres et les parchemins. Il décida alors d'élever les murs de sa bibliothèque autour d'un point d'eau, et prit soin de disposer des seaux d'eau, le long de toutes les rangées de livres. « Ainsi, nous éteindrons l'incendie, avant qu'il ne se propage », déclara-t-il.

Hélas, après une nuit passée à déchiffrer d'anciens grimoires, ĀŃ-ČHĘŃ disparut.

Comme il arrivait parfois, la veille d'une tempête qui ravageait la côte sur son passage, ou juste avant un tremblement de terre, comme il arrivait qu'une lumière verte se mette à briller au fond du puits, on imagina qu'ĀŃ-ČHĘŃ avait été attiré par cette lueur étrange qui clignotait devant ses yeux, qu'après une longue nuit de lecture, il s'était levé de son fauteuil, avait marché vers la

lumière hypnotisante, et était tombé d'épuisement dans le puits. En tout cas, nul n'en entendit plus parler, jusqu'au jour où, HÉN rentrant sur le dos du cheval gris, de son aventure sur la page-plage, on vit à nouveau, du fond du puits, briller une lumière verte.

HÉN n'est pas descendu de cheval, que la rumeur d'une lueur maléfique, annonciatrice d'une catastrophe, court dans tout le palais. Il saute à terre et se rue vers la bibliothèque.

Au lieu d'un trou noir, qui, d'ordinaire, absorbe toute lumière, le puits rayonne depuis la nappe phréatique. Une lumière verte se reflète dans l'eau. La vibration lumineuse rampe le long de la paroi circulaire, jusqu'à la margelle du puits.

Attrapant la chaîne qui servait d'ordinaire à remonter le seau d'eau, HÉN se laisse glisser au fond du puits.

Arrivé tout en bas, HÉN découvre une lagune souterraine, faiblement éclairée par des milliers de petits poissons phosphorescents. Une barque approche, sans personne à son bord. Portée par le courant, elle passe juste au-dessous de la chaîne à laquelle HÉN est accroché. Il se laisse glisser. La barque l'emmène.

Pendues au plafond rocheux, des chauves-souris s'envolent à son passage.

Le courant devient plus fort, la barque accélère, un vent froid souffle, jusqu'à une sorte de plage sur laquelle se dresse une haute pierre. HĘŃ lit ce qui est gravé sur la pierre tombale :

« Ici repose ĀŃ-ČHĘŃ, passant, tu peux l'éveiller, en répondant à son énigme :

D'où vient la lumière du puits ?

Qui l'allume, et qui l'éteint ?

D'où vient la lumière enfuie ?

Qui l'allume, et qui la tient ?

Mais sache que si tu te tais, ou donnes une mauvaise réponse, ton embarcation s'arrêtera à la plage des tombes ouvertes, où tu trouveras ton épitaphe : Ci-git l'imprudent qui n'a pas donné la bonne réponse. »

La barque continue de glisser doucement. HĘŃ met ses mains en porte-voix et prononce le plus fort qu'il peut :

« La lumière du puits, celle qui l'allume et qui l'éteint, la lumière enfuie, celle qui l'allume et qui la tient, est la terrible luciole des livres, la verte ŁŪČI, qui blesse mon cœur et fait le jeu des naufrageurs ! »

Alors les chauves-souris, qui volaient ici et là, s'assemblent pour former une immense main volante, qui repousse la barque sur la plage, tandis que la pierre gravée vacille, et tombe à grand fracas.

HEŃ descend de la barque. Il avance vers un escalier creusé sous la pierre, qui s'enfonce sous terre. Il pose un pied sur la première marche. Son autre pied sur la deuxième, et continue dans l'obscurité la plus totale.

« Qui me vient rendre visite ? » murmure une voix faible, de vieillard dont même les cordes vocales se sont usées.

« Je suis HEŃ, qui ai répondu à l'énigme et ouvert l'escalier sous la pierre, au fond du puits de la bibliothèque du palais de ma famille. »

« Et moi, ĀŃ-ČHEŃ, qui, depuis longtemps, reposait. Nous avons beaucoup en commun, à ce qu'il semble. Notre nom a un air de famille. Et tous deux, nous avons rencontré la luciole qui fait les naufrages et les aventures. »

« LŪČI... »

« Malheureux, ne prononce jamais son nom ! C'est trop dangereux. Pour l'avoir invoqué, autrefois, j'ai été bloqué ici, et n'en aurais pas réchappé, si tu n'avais résolu l'énigme.

Vois-tu, HEŃ, je suis devenu bien vieux, et fatigué. Autrefois, j'ai fait bâtir la bibliothèque, car j'avais la passion des livres. Si j'ai choisi de la construire autour d'un puits, ce n'était pas simplement pour avoir de l'eau sur place, afin d'éteindre les débuts d'incendie, non, c'était pour une autre raison, plus sérieuse. Le puits cache un secret redoutable. C'est là, qu'après avoir commis

ses méfaits, vient la luciole des livres, pour se reposer. Un jour je l'ai précipitée dans l'eau, au fond du puits. J'ai crié victoire ! Sans m'apercevoir que chaque livre, chaque page, a sa propre luciole. Alors que je levais les bras au ciel, en proférant son nom : à bas L... (je n'ose pas redire ce nom maudit) ! parce que je croyais l'avoir vaincue, ses sœurs se groupaient dans mon dos, et m'ont jeté sous la pierre gravée.

Qu'importe ! Tu m'as libéré. Il faut maintenant la retrouver, et la défaire en combat singulier.

Tu dois trouver l'épée et l'encrier, tracer l'arène du combat sur la page-plage, et attendre.



LÜČI, luciole des livres

Troisième voyage de HĘŃ : l'Epée

Le matin suivant, alors que le soleil se lève au-dessus de la rangée des cerisiers en fleurs, HĘŃ se rend aux écuries du palais.

Il sort de sa chambre, sans prendre le temps de déjeuner, retrouve ĆRİŞ, son cheval préféré. Ensemble ils prennent le petit chemin qui va à la forêt. Monter sur le dos de ĆRİŞ est difficile pour HĘŃ, car le cheval est haut, mais ce n'est rien comparé à la difficulté de rester en équilibre sur un dos aussi large. Il y a, dans les écuries, plusieurs poneys qui seraient bien plus faciles à monter, mais HĘŃ aime ce cheval gris qui l'a sauvé de la mélancolique page-plage.

C'est à lui qu'il demande de l'emmener dans les bois, d'une clairière à l'autre, à la recherche de l'épée. C'est à lui qu'il raconte les problèmes qu'il doit résoudre... Les solutions lui viennent en parlant à l'oreille de ĆRİŞ.

Allongé sur son encolure, afin de se rapprocher au plus près de son oreille, HĘŃ parle au cheval. Il raconte son aventure dans la page du livre, et, sans qu'il comprenne ce qui lui arrive, il se retrouve à parler, tout à la fois, à l'oreille droite et à l'oreille gauche de ĆRİŞ.

Étendu sur la crinière grise du cheval, HĘŃ empoigne les crins des deux mains, afin de ne pas tomber, tandis que ĆRİŞ se met doucement au trot.

À un endroit de la forêt, le chemin se sépare en deux. D'un côté il va vers le lac, à l'ouest ; l'autre embranchement part vers le sud, en direction de la carrière de pierre.

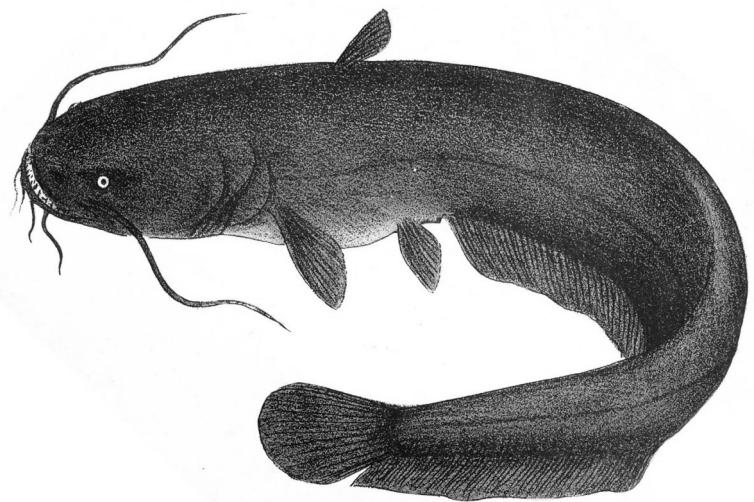
HEŃ, parlant à l'oreille droite du cheval, prend le chemin du lac. Au même moment, HEŃ parlant à l'oreille gauche du cheval, sort du sous-bois et découvre la grande carrière de pierre, cachée au milieu de la forêt.

GRĨS marche au pas le long des falaises sculptées de la carrière. Les blocs de roche, en se détachant, ont dessiné des formes étranges, qui serpentent de haut en bas. Une sorte de grotte à mi-hauteur de la paroi ressemble à la gueule d'un poisson gigantesque. Elle se met à bouger.

Dans le lac, le cheval et son cavalier font face à un gigantesque silure bien décidé à les dévorer tous les deux, d'une seule bouchée.

« Ne serais-tu pas, demande GRĨS, dans la langue des animaux, le cousin du vénérable NJĘĘŠŠI, que j'eus plaisir à rencontrer dans le Haut Pays d'Écosse ? »

Le silure fait un bond en arrière, rétropédalant furieusement dans l'eau trouble du lac. Balançant ses longues moustaches, il contemple tristement celui qui vient de s'adresser à lui.



SIŁU, le silure



NEĘŚŚI, le monstre du Loch Ness

Il faut dire que, depuis sa plus tendre enfance, le silure est affligé d'une longue tristesse. D'abord, il souffre de ce que les habitants du lac s'enfuient à son approche, sauf, bien sûr, les autres, silures, plus grands, qui tentent de l'avaler. C'est bien triste. Ensuite, il souffre de ce que personne ne le croit quand il raconte qu'il a des cousins un peu partout : en Écosse, dans le Lac Huron, au Lago Argentino, et même dans des lacs souterrains. Personne ne croit qu'il lui arrive de jouer avec ces soi-disant cousins. On le traite de menteur, parce que, c'est bien connu, les poissons vivant dans une étendue d'eau fermée, mare, étang, lac ou lagon, ne connaissent pas les habitants des autres étendues d'eau. Et cela est bien triste pour le silure, qui souffre en silence.

Après un long moment d'observation, il finit par demander :

« À qui ai-je l'honneur ? »

« Voici le prince HĘŃ, répond le cheval, en pointant son oreille droite vers son cavalier. Je me nomme ĆRİŞ, pour vous servir. »

« Et moi, ŚIŁŪ, fils d'JLŪT, fils de LŪTJ, fils de ŁAČ. »

HĘŃ, penché sur l'oreille droite de ĆRİŞ, demande tout bas :

« Ce pourrait-il que ce ŚIŁŪ soit le gardien de l'épée fameuse qui, jadis, donna tant de victoires au fils du DRĀGÓŃ ? »

HEŃ, penché sur l'oreille gauche de ĜRĨŞ, lui dit tout bas, en montrant le trou qui remuait dans la falaise :

« Cette grotte, grande ouverte dans la falaise semble s'animer et vouloir nous dévorer ! À coup sûr, il s'agit du redoutable ĐRĂĞOŃ gardien de l'épée ! »

La voix du silure s'élève de la grotte taillée dans la falaise, comme en écho :

« Je suis ŜILŪ, fils d'ILŪT, fils de LŪTU, le gardien de l'épée. Qui me demande ? »

« Noble ŜILŪ, je suis HEŃ, et viens réclamer l'épée magique, afin de la brandir et de donner à mon bras la force de pourfendre les ennemis, les arbres, les montagnes, et tout ce qui passera à ma portée... »

Emporté par un élan d'héroïsme, HEŃ aurait poursuivi cette énumération guerrière, si ĜRĨŞ ne s'était bruyamment ébroué et ne l'avait projeté à terre, tout en racontant au silure, le plus poliment possible, comment il avait été amené à voyager dans la région de Cumberland, puis en Écosse, passant d'un lac à l'autre, en traînant une carriole de pédalos, et comment il avait rencontré, un soir de printemps, le monstre du Loch Ness. « Nous étions sur le petit pont qui mène aux ruines du Loch, visibilité mauvaise sous pluie, lac agité à fort, mollissant secteur Nord-Ouest. La voiture se renverse, nous entraînant, le conducteur, les pédalos et moi, dans les eaux du lac... » À son tour le cheval est interrompu par ŜILŪ qui, d'un coup, abandonne son air

morose : « La charrette aux pédalos ! Je m'en souviens comme si c'était hier ! J'entends encore le splash que vous faites en tombant à l'eau, et retrouve le goût de ces cuisses de grenouilles que je chipais au héron fort en bec. Que de merveilleux souvenirs ! C'était... en 2029, un 3 mai. NĚĚŠŠI et moi nagions de conserve quand survint l'accident. » ĚRĨŠ reprend : « Et c'est ce bon et généreux NĚĚŠŠI qui, d'un coup de tête, m'aida à reprendre pied sur la berge. »

ŠJLŮ jette un regard circulaire autour de lui. La population du Lac, écoute avec curiosité ce qui se raconte, se tenant prudemment à distance. Ils se disent entre eux : « Ainsi c'était donc vrai ? Notre ŠJLŮ a connu le grand NĚĚŠŠI ! » Pour un peu, ils se seraient approchés en applaudissant des deux nageoires, mais le silure a toujours une grande bouche prête à avaler ce qui se présente. Mieux vaut garder ses distances.

HEŃ, qui pense à son épée, est un peu vexé que le cheval et le silure parlent entre eux, sans s'inquiéter de lui. Il avise, accroché à la falaise, ce qu'il prend pour une pierre aux reflets irisés. Il la détache de la falaise, et la lance en direction de la grotte. Au lieu de tomber simplement, en dessinant une parabole, la « pierre brillante » s'envole, et fait une boucle dans les airs, puis une autre, avant de disparaître dans la grotte.

Au même instant, très loin de la falaise, une luciole aquatique tombe, comme une « pierre brillante », au milieu de l’assemblée des poissons qui écoutaient le récit du silure. En un éclair, tous disparaissent dans les profondeurs boueuses : poissons petits et grands, carpes et brochets, anguilles et alvins, écrevisses, et têtards, ils s’égaient dans toutes les directions, laissant le cheval et le silure en tête à tête.

La luciole se pose au-dessus des algues qui tapissent le fond du lac. Elle ressemble à une fleur posée en équilibre sur sa longue tige. HĘŃ tend la main. Il la prend pour une « pierre lumineuse » et veut la saisir. Elle lui échappe, mais il attrape la grande épée sur laquelle la luciole s’était posée.

L’épée brille d’une lumière glauque. HĘŃ la fait tournoyer à bout de bras. Il arrache quelques plantes aquatiques, pourtant gracieuses, et, d’un coup terrible, la plante dans le malheureux silure, qui cesse ainsi de souffrir (puisque, depuis l’enfance, toujours, il souffrait). Puis il grimpe sur le dos de ĞRİŞ, tenant toujours l’épée, le bras levé. Ils rentrent au palais, traînant derrière eux le grand silure, qu’il faut amener aux cuisines du palais pour le repas du soir.



GRIS, de profil

Quatrième voyage de HĘŃ : l'encrier

Un jour de grande marée, HĘŃ mène ĞRİŞ le long du rivage, sur la plage des sables mouvants. On s'enfonce dans la vase. Le cheval peine de plus en plus à sortir ses sabots des trous visqueux. Et voilà ! Il perd un fer.

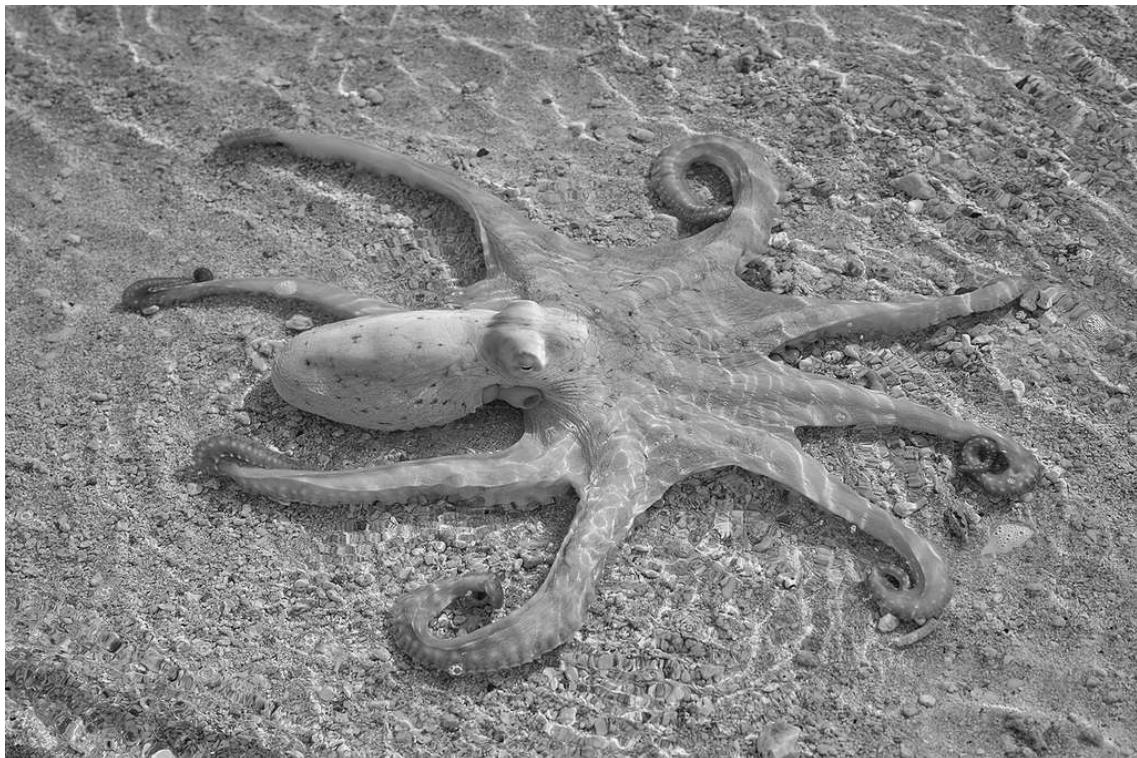
ĞRİŞ s'enlise, tandis que la mer est tentée de remonter à la vitesse d'un âne au trot.

HĘŃ va chercher des secours, et, pour faire d'une pierre deux coups, un maréchal ferrant. Le village le plus proche est à une bonne heure et demie de marche nordique. Il n'en faudrait pas tant pour que ĞRİŞ soit englouti par les sables mouvants, et, simultanément, recouvert par l'eau de mer. Par chance, en montant, l'eau salée fait diminuer d'autant la masse volumique du cheval qui veut bien rester marin, mais non hippocampe. Il pèse moins sur le sol, et parvient ainsi à dégager une jambe de la vase noire, et tente de se mettre à nager. C'est encore sans succès, car un cheval a besoin de ses quatre membres pour nager, mais il essaie.

Non loin de là, HĘŃ interrompt sa course folle, le nez dans le varech. Il vient de glisser.

Un bras démesurément long, pourvu de ventouses, lui a fait un méchant croche-pied, ou plutôt, puisqu'il lui a bloqué les deux pieds en même temps,

un double-croche-pied, qui l'a envoyé, deux fois plus rapidement donc, voler un court moment dans l'air marin, et s'aplatir contre le sol.



RÖÜL, le poulpe sable

Revenant à lui, HĘŃ est fermement agrippé par les bras de RÓŁ, le poulpe couleur de sable.

« Ramène-moi dans les profondeurs de la mer ondulée, et je te donnerai ce que tu cherches. » supplie RÓŁ.

HĘŃ répond : « Je le veux bien, mais tu devras, avant toute chose, tirer mon cheval, ĆRÍŚ des sables mouvants. » Sans attendre, il le charge sur son dos, et marche, courbé sous le poids du poulpe, vers les vagues en rouleau. Arrivé à un point où l'eau de mer est prête à passer par-dessus ses épaules, HĘŃ fait glisser RÓŁ qui retrouve aussitôt sa forme élégante.

« Je file, à la vitesse du vent, prêter assistance à ton cheval. Mais toi, prends ceci que tu cherchais sans pouvoir le trouver. » RÓŁ projette un jet d'encre, dans la poche, heureusement imperméable, de HĘŃ.

Nul ne vit une encre pareille. À la fois noire comme la nuit, et brillante comme les étoiles qui peuplent le ciel sans lune.

HĘŃ quitte le rivage.

Arrivé sur la dune de sable doré, bordée de chardons, il brandit son épée vers le ciel. Puis il plonge la pointe effilée de l'épée dans sa poche-encrier, et commence à tracer, sur le sable de la page-plage, un vaste losange.

Son intention était, bien évidemment, de dessiner un carré parfait. Il avait lu que d'autres, avant lui, savaient tracer, à main levée, des cercles parfaitement ronds, ou des ronds parfaitement circulaires, il ne voyait donc pas pourquoi il ne pourrait, lui, tracer un carré rigoureux. Cependant, ce qu'il trace est plutôt un losange, et c'est bien suffisant pour délimiter l'arène d'un combat singulier.

Pendant ce temps, PØÜL pousse GRIS hors des champs de vase. Puis chacun va son chemin, l'un vers les profondeurs abyssales, l'autre vers la surface des choses.

Clopin-clopant, le cheval rejoint le village et trouve le maréchal-ferrant, qui lui remet un fer, et en profite pour changer les autres, aux frais du prince.

Un maréchal, surtout s'il est ferrant, c'est comme un coiffeur, ça bavarde, ça donne de sa personne, bien sûr, mais ça ne peut s'empêcher de raconter des histoires. Surtout quand il se passe quelque chose de pas trop ordinaire.

Justement, le matin même, le ciel s'est couvert de nuages d'un gris sombre et inquiétant. Un vrombissement s'est fait entendre au-dessus du village. Une lumière mystérieuse s'est mise à tourner...

« Où cela ? Je vous le donne en mille : à pic au-dessus du palais. N'est-ce pas un signe ? Oui, mais de quoi ? »

ĞRİŞ pourrait répondre, que c'est le signe que la luciole des livres s'apprête à combattre, mais il ne le fait pas. Il reste à sa place de cheval. Muet. Hennissant parfois, pour faire plaisir. Il se garde de répondre au maréchal soliloque, et part en direction de la page-plage : HĘN a besoin de lui pour son combat singulier.



ĞRİŞ, de face

Cinquième voyage de HĘŃ : autour du champ clos

Losange ou carré, une fois le tracé achevé, nul ne peut quitter le champ clos, s'il se trouve à l'intérieur, et nul ne peut y entrer, s'il se trouve à l'extérieur.

ĞRİŞ, ses nouveaux fers aux sabots, arrive en vue de la dune que HĘŃ transforme en arène, au moment où celui-ci allait, de son épée, dégoutante d'encre, en refermer le pourtour.

Au grand galop ĞRİŞ saute par-dessus son prince occupé à peindre, il atterrit in extremis au milieu de l'espace que HĘŃ vient de refermer.

Quelle joie de se revoir ! HĘŃ saute au cou de son cheval, qui baisse la tête, afin de l'aider à grimper sur son dos. Voilà juché sur son destrier, le prince chevalier !

HĘŃ brandit son épée, comme il fait toujours, pour se donner du courage. Un vrombissement se fait entendre. Il emplit les airs. Les grains de sable vibrent sous l'effet d'un séisme. La terre tremble. HĘŃ aussi.

Elle descend du ciel à la vitesse de l'éclair, ŁŪCI, la luciole enragée, laissant derrière elle un rai de lumière verte.

ŁŪCI vise la tête du prince, car la luciole des livres, toujours se plante dans l'esprit des lecteurs.

Du plat de son épée, HÉN lui assène un coup terrible.

ŁŪČŁ rebondit, comme la balle fluorescente, sur la raquette qui lui imprime un lift imparable.

La luciole est renvoyée au-dessus des vagues.

Ses ailes s'agitent pour repartir au combat. Un instant elle s'immobilise, en équilibre entre l'impulsion imprimée par l'épée et celle de ses élytres. Un instant d'éternité, tout semble figé.

De la mer surgit un jet d'encre qui recouvre la luciole, et l'aveugle.

ŁŪČŁ ne sait plus vers quoi se diriger. Elle vole au hasard.

Sous elle, les vagues soupirent, elle en a peur, et veut s'éloigner de l'eau. Elle s'élève à la verticale, vers le ciel nuageux, et vers la mouette rieuse, qui planait au-dessus de l'eau. Un coup de bec, tranchant comme une épée : c'est est fini de la luciole des livres.

Alors l'histoire s'arrête.

Ne restent que HÉN et son cheval, qui tournent, à l'intérieur de l'arène, attendant que le sable recouvre l'infranchissable trait d'encre noire.

Le 3 mai 2025, à Henri, pour son 6^e anniversaire.



La mouette qui a mangé la luciole des livres

